

ANDRÉ SAVANIER, POÈTE SOMMIEROIS MECONNU

G. VIDAL

André Jean Emile SAVANIER est né à Sommières le 21 août 1897. Il est le fils de Paul Dieudonné Emile Savanier, employé des Chemins de fer, âgé de vingt-quatre ans et de Louise Césarine Audemard son épouse, âgée de vingt et un ans. Le couple vit au faubourg du Pont.

Ce fils unique découvre à neuf ans la solitude : sa mère décède, son père se remarie. Il trouve du réconfort auprès de son grand-père « *Dumassou* », vieux paysan protestant honnête et usé par le travail. André partage son âme entre Sommières, où parfois Vidourle inonde l'escalier et Nîmes la provençale. D'un côté l'indulgence du grand-père, de l'autre la sévérité d'un père fonctionnaire et d'une belle-mère trop jeune.

Il dessine et commence à écrire les joies et les peines que chaque jour lui apporte.

En 1914, âgé de dix-huit ans, il s'engage dans l'armée et

termine la guerre. Le voilà instituteur, postier, ouvrier d'usine, correcteur d'imprimerie. A Paris, il compte des amis, des espoirs, des déceptions ; toujours intéressé par les souffrances sociales, il dessine, écrit toujours.

En 1924, le jury du concours réservé par le THYRSE (revue d'art et de littérature belge à Uccle) aux poètes âgés de moins de vingt-cinq ans, couronne son recueil de poèmes, « *Des Pas sur les Chemins d'Ombre* ». L'ouvrage comporte vingt-six poèmes écrits dans les années 1919-1920 à Sommières, Creil, Gustavburg, Nogent. Assez tristes, empreints de solitude, il les dédicace ainsi : « *A mes compatriotes cordialement, ces quelques pauvres choses où un peu de Sommières est enclos* ».

Il épouse à la mairie d'Antibes, le seize juillet mil neuf cent vingt trois Hélène Renée Jouvenbal. Dans cette ville il écrit « *Le Petit Antibois* » dans lequel il en dépeint les charmes, mais dénonce et fustige les intrigues et la puissance financière qui régissent la vie locale.

A nouveau la guerre. André s'engage pour la deuxième fois et part pour l'Est. Mais, rapidement démobilisé il rentre et s'embarque comme écrivain (scribe) sur le « *Mariette Pacha* », d'où il assiste le trois juillet mil neuf cent quarante au bombardement de la flotte française par l'escadre anglaise à Mers El-Kébir.

A son retour, dans sa boutique d'art rustique « *Aux 6 Capitaines* », un conte de Paul Arène, il passe plus de temps à écrire qu'à vendre des objets aux formes provençales, peu à la mode à cette époque. Parmi ses clients de cartes postales quelques soldats allemands qui logent à l'hôtel d'en face. A la Libération, l'hôtelier défile en tête du cortège victorieux et André Savanier passe, sans jugement, plusieurs mois en prison.

A sa sortie, il réintègre sa boutique, y passe ses journées derrière sa machine à écrire, insouciant de l'heure et du client

qu'il attend comme quelqu'un avec qui converser, surtout s'il comprend l'art ou la poésie.

Sa vie quotidienne est le tissu fragile de joies et de souffrances d'un homme torturé qui ressent le besoin impérieux de l'expression, recherche la compréhension, la chaleur humaine et qui se réfugie dans la solitude. Cet inquiet permanent, sincèrement marxiste et chrétien, recherche l'absolu, méprise les facilités de l'Art qu'il ne conçoit que génial et libre, refusant les considérations matérielles, ignorant les usages qui régissent le jeu habituel des choses et des êtres.

Dans cette lutte à la Don Quichotte, il attire la sympathie qui ne résiste pas toujours à trop de franchise, amuse, indigné, irrite.

Un tel personnage n'est pas un bon mari ; père excessif, parfois injuste, affectueux et souvent compréhensif, il quitte douloureusement sa femme et son foyer pour se retrouver seul dans un petit appartement où il lit Valéry, passe ses nuits à penser et à écrire. A bout de ressources, rongé par le chagrin, un soir, à cinquante huit ans, il prend le train pour Paris où il espère trouver la réhabilitation.

Mais dans la correction et l'imprimerie, les choses ont bien changé, les syndicats sont puissants et le vieux correcteur ne trouve plus que quelques heures de travail qui lui permettent de payer une chambre d'hôtel. Après l'hôtel c'est un matelas dans la pièce unique d'un ménage de peintres, sous les toits. Il dort, dessine quelques croquis, écrit le jour, travaille de nuit dans les imprimeries.

Un soir, une attaque cardiaque le conduit dans une grande salle commune de l'hôpital Laënnec où il survit quelques jours, apaisé, heureux, attendant une mort si proche.

André Savanier s'éteint brusquement le vingt-cinq septembre mil neuf cent cinquante-six à quinze heures. Il repose

près de son grand-père dans la tombe familiale du cimetière protestant de Sommières sur laquelle est fixée une plaque de marbre.

Il avait prêté à un interne « *pour qu'il le lise* », un autre recueil de vingt-quatre poèmes des années quarante « *Les Pêcheurs* » qui sera publié, nous ignorons par qui, en novembre mil neuf cent soixante-cinq à Vallauris.

C'est un concours de circonstances exceptionnel qui nous a fait retrouver cet ensemble de poésies pleines de sensibilité, de profonde tristesse, parfois inquiétantes, tourmentées, hermétiques qui ne doivent représenter qu'une faible partie des écrits d'André Savanier, reflet des différentes époques de sa vie errante. Quant aux dessins, nous n'en connaissons que ceux qui illustrent « *Des Pas sur les Chemins d'Ombre* ».

EXTRAITS

Heure Assassine

Un son
 Deux violons, informe,
 Voilant
 Mon spleen énorme
 Et mes tourments
 De grincements
 Avec la corde qu'on pince
 Mon cœur, dans mon corps étendu
 Grince,
 Perdu.

C'est l'heure
Qu'apeure,
Triste,
La fatigue et l'ennui morne
Enorme,
Du violoniste.
C'est long et c'est bête, c'est long
Ce violon
Où tempête en sifflets longs
Ma pauvre tête ;
Et à travers les âges
Des visages
Le peintre ne voit des couleurs visqueuses
Et plaquées,
Comme des verts et des violets et des roses fanés
De muqueuses.
Et le ciel dégouttelant
Gris et lent,
Pleure sur les insolentes fumées
De l'insupportable usine.
Mes oreilles sont abîmées,
Lourdement,
Sous le martellement.
L'heure triste est assassine ;
L'air entier est un linceul,
Bruyant et métallurgique,
Sous lequel le poète, étique,
Est seul.

Soir

La ville, calfeutrée en une cendre mauve,
va s'endormir, bercée par la voix du torrent
qui garde encore, voilés de brouillard odorant,
les ultimes reflets d'un crépuscule fauve.

Dans une vieille rue, des fenêtres s'éclairent
et sur les vieux pavés jettent un jour falot,
familiale clarté que tamise un rideau ;
puis ces yeux dans la nuit rabattent leurs paupières.

Une place moins sombre, où quatre vieux platanes
retiennent vainement dans leurs bras amincis,
les dernières feuillées que l'automne a roussies,
garde bien dignement des airs de cour romane.

Près d'un antique arceau, carcasse de vieux fer,
le squelette noirci d'un antique calvaire,
dresse son éternel et mystique mystère....
Mais que la croix est sombre !....et que le ciel est clair !

Je chemine en rêvant, le long de ces ruelles
où l'âme du passé descend avec la nuit ;
devant l'heure qui vient, sur l'heure qui s'enfuit,
mon âme, tristement s'extériorise en elle.

Sommières. Décembre 1919.

Matinée

A Dumassou mon cher grand-père.

Douillette en ses draps bleus, la plaine encor sommeille.
Seule une collinette en chevelure d'or
Entr'ouvre sa paupière où quelque pleur, encor
S'égoutte, et puis sourit aux choses qui s'éveillent.

Le village a déjà, de ses bruits familiers,
Heurté le songe long errant aux nuits des chambres ;
Et, du haut du clocher sonore de novembre,
Forgé le dur métal des rêves journaliers.

Sous des couronnements splendides et sanglants,
J'ai pris l'âpre chemin qui monte à la colline.
Dans l'ornière verdie du roc où je chemine,
S'insinue la chanson des eaux, en rythmes lents.

J'écoute tressaillir la Vie, et je m'enivre
De multiples parfums, de lumières, d'Amour....
Et je goûte soudain, en étreignant ce jour,
Lèvre à lèvre, la Joie, l'immense joie de vivre !

La Grand Font. Sommières, novembre 1920.

Mers El-Kébir

Une ère horizontale avait cerclé d'enfers
Brasillants l'imprescrite innocence des mers !
Advint une pudeur qui remontait aux cimes
Pour se perdre aux combats sans se mêler aux crimes.
La canicule abrupte alanguissait l'élan
D'un arrêt fragmenté de honte étincelant.
Guibre au môle, d'acier paisible, quels oracles,
D'un génie attentif indolents habitacles,
Se fussent accôtés au contr'ordre ississant
D'inamical insigne estampillé de sang !
Sous l'agenouillement des flammes, Santa-Cruz,
Anfractuosité d'Espagne, est haute et rousse.
Du Champolion ni du Mariette Pacha
On n'aurait pas jeté hors de course un chat.....

1940-1941.

Neige Interdite

Balcon de palmes et de fibres
Pour prouesses du désespoir,
Lointaine, immédiate guibre,
Une façade porte au noir
Ce que je n'osais pas savoir
Du temps que je me croyais libre.....

D'attendre, envol juste ou démence,
Justice, implacable tortue,
N'ai-je, enseveli sous la dense
Avalanche des mots qui tuent,
Amoncelé dans leur vertu
Qu'ondes, ondes, qui recommencent ?.....
Issu d'un profus habitacle,
Un monde au mode familial
Fécondera de sa débâcle
Ma fenêtre de prisonnier.
Neige, neige au blanc renié,
Je me refuse à ton miracle !

1945.